
Supporters à distance

LES FANS DU BARÇA ET DU REAL EN PALESTINE

ABAHER EL SAKKA

SOIRÉE FOOTBALL À RAMALLAH. Klaxons, cris, drapeaux et embouteillages. Les écrans géants sont installés dans les cafés et les supporters sont de sortie, certains maquillés et beaucoup vêtus de maillots aux couleurs de leur équipe préférée. Le match n'oppose pas deux équipes palestiniennes mais le Real Madrid et le F. C. Barcelone. À chaque rencontre de championnat et de coupe entre les deux clubs espagnols, la fête s'organise en Palestine. Comment expliquer la capacité de mobilisation de ce football mondialisé ou du moins « extraterritorial » auprès de supporters qui ne lui sont attachés ni par leurs origines ni par leur lieu de résidence ? Si la « puissance de mobilisation et de symbolisation des appartenances collectives » de ces deux clubs, pour reprendre les termes du sociologue Ludovic Lestrelin, a été étudiée dans d'autres contextes, en quoi ce phénomène visible dans la société palestinienne, confrontée à une situation coloniale, est-il singulier ? Ce chapitre s'efforce de comprendre les logiques de ce « supporterisme à distance », qui se structure dans les « cafés-stades » de Cisjordanie et de Gaza, autour d'enjeux sportifs, mais également politiques, voire idéologiques.

UN PHÉNOMÈNE RÉCENT

Le football est souvent, à raison, considéré comme un « phénomène social total », pour reprendre l'expression de l'anthropologue Marcel Mauss.

Sport de mobilisation populaire par excellence, il suscite de la passion chez ceux qui le regardent ; y compris ici, dans un contexte d'internationalisation du spectacle et de marchandisation du sport. L'opposition qui s'est développée hors d'Espagne entre le « Barça » et le « Real » au cours de la décennie 2000, est à cet égard remarquable. Les matchs opposant ces deux équipes sont qualifiés de « *clasicos* » (le terme espagnol s'imposant, y compris en arabe) et constituent l'une des rencontres les plus attendues par les passionnés, les « *socios* » (en espagnol), en Europe comme dans le monde arabe ou en Afrique subsaharienne. Pour nourrir cet enthousiasme à l'échelle internationale, les deux équipes, en véritables multinationales, adoptent depuis plusieurs années une politique à l'égard de ces « *socios* » : officialisation des clubs de supporters à l'étranger, organisation de stages, voire financement de petits centres de formation, mais aussi présence forte sur les réseaux Internet. Pour beaucoup de supporters palestiniens, en particulier les jeunes, le monde virtuel s'est rapidement développé en tant qu'espace privilégié de l'expression de leur passion pour leur « équipe à distance ». À travers Twitter, sur Facebook ou *via* leurs blogs, ils échangent leurs points de vue, relayent des informations ou des rumeurs. Le site Internet commercial arabe *koora.com* (ballon) est ainsi particulièrement investi par les supporters palestiniens alors que d'autres sites rassemblant de nombreuses photos et informations, comme la page Facebook *Barshaluna ila-l-abad* (Barcelone pour toujours), ont été lancés localement, à Gaza ou à Naplouse par exemple.

Le « supporterisme à distance » a trouvé dans la société palestinienne, et plus largement dans le monde arabe, un écho particulier. Mahmoud, vingt-quatre ans, étudiant à l'université de Birzeit, à quelques kilomètres de Ramallah, explique :

Moi je sais parfaitement qui je soutiens et qui je ne soutiens pas. C'est vrai que le Barca est un club de foot européen, que ces gens-là gagnent beaucoup d'argent. Je suis conscient de tout ça, mais moi je regarde juste le foot.

– Dans ce cas-là, pourquoi tu ne regardes pas le foot en Palestine ?

– Ben, y a pas de foot en Palestine, c'est du « foutage de gueule ». Ils ne savent pas jouer, ils sont nuls, ils ne sont pas au niveau. J'aime beaucoup mon pays, je n'ai pas de complexe vis-à-vis des Européens mais c'est vrai qu'ils ne savent pas jouer les Palestiniens. Il faut reconnaître que la retransmission de matchs sur les écrans de TV, ça n'a rien de comparable avec aller dans les stades. Mais nous, nos stades sont tout petits.

Les cafés soutenant ouvertement un club ou l'autre font donc office de stades, transformant chaque match en événement. Dans les villes palestiniennes, Jérusalem comprise, les espaces sociaux privatisés et les lieux de sociabilité dédiés au *clásico* espagnol dessinent ainsi une géographie urbaine de la concurrence entre les deux équipes. Mais, derrière cette géographie

footballistique, transparaissent aussi d'autres enjeux et d'autres clivages. Certains cafés, populaires et traditionnels, ont une clientèle exclusivement masculine, alors que ceux, plus chics, qui servent de l'alcool, sont fréquentés les soirs de match par une clientèle mixte. Afin d'échapper à la polarisation et pour faire plus encore office de « stades », d'autres cafés affichent en façade les drapeaux des deux clubs concurrents et tentent d'attirer une clientèle plus large. Les enjeux matériels sont importants pour les cafés (qui offrent à leurs clients un accès aux chaînes de sport payantes¹). Au-delà, ils nourrissent une économie locale non négligeable. Les *clasicos* se sont développés comme un support publicitaire local et sont utilisés par un nombre croissant d'entrepreneurs qui savent qu'en faisant référence aux stars de ces clubs (en contrevenant bien souvent à leur droit à l'image), ils parviennent à capter l'attention du jeune public.

L'engouement pour les deux clubs espagnols (et de façon plus limitée pour les autres championnats européens) s'est accompagné d'une certaine désaffection pour le championnat de football palestinien. On le comprend en écoutant Mahmoud, les équipes locales ont cessé de faire rêver et de mobiliser, hormis à l'échelle microlocale des quartiers, des villages ou des camps de réfugiés. La différence de niveau sportif entre les compétitions locales et internationales et l'importante médiatisation des championnats étrangers expliquent sans doute le magnétisme exercé par le Barça et le Real. Mais cette fascination trouve, dans le contexte palestinien, une autre explication. En effet, c'est au moment de la deuxième *intifida*, au cours de la première moitié des années 2000, que le phénomène est apparu de façon aussi visible. Cette période, marquée par la violence et la répression israélienne, a enfermé une grande partie de la jeunesse soumise à de longs couvre-feux quand elle n'était pas emprisonnée dans les geôles israéliennes. Alors que le championnat local ne pouvait plus se dérouler, cette jeunesse s'est tournée, pour tuer le temps, vers les matchs européens en même temps qu'elle développait des moyens pour contourner le cryptage des chaînes payantes qui diffusaient les matchs.

La chaîne satellitaire qatarienne Al-Jazeera en particulier, qui s'est fortement développée au cours de cette même période, par sa programmation et par l'aura de ses commentateurs, a joué un rôle central dans le développement des deux clubs en Palestine et dans le monde arabe. Son commentateur vedette 'Issam al-Shawali, de nationalité tunisienne, a acquis une grande renommée tant en raison du registre émotionnel qu'il utilise que pour ses digressions sur l'histoire du monde arabe ou les « relations internationales ». Outre le « plaisir d'entendre la langue arabe classique », le registre comique autant que politique du commentateur vedette « fait voyager à travers le football », souligne Akram, vingt-trois ans, du camp d'al-Jalazun

1 Voir le texte de Mahfoud Amara et Laurent Bonnefoy dans cet ouvrage, p. 114.

en périphérie de Ramallah. En temps de guerre, face à l'occupation, les deux clubs présentaient une échappatoire que le débat politique palestinien ne pouvait plus offrir. Ainsi, en dépit de leurs nombreux défauts et d'un système marchand que chacun s'accorde à critiquer, les sportifs de haut niveau apparaissaient comme de nouveaux héros.

DES MOMENTS ET DES LIEUX DE SOCIABILITÉ

La fin progressive de l'*intifada* au cours de la seconde moitié de la décennie 2000 n'a pas entravé le déploiement de ce loisir footballistique à distance. Au contraire. Pour de nombreux Palestiniens, la quête de moments en famille, d'une certaine insouciance ou d'une « normalité » après des années de violence amenait à valoriser encore davantage l'opposition entre les deux clubs dans ce qu'elle avait de ludique et de légère. Lamia, vingt-huit ans, institutrice, explique :

Moi je suis l'aînée de la famille, et tous mes frères et sœurs sont fans de foot. Toute ma famille vient à la maison pour regarder les *clásicos* et je prépare des gâteaux et des choses à manger. Mais en réalité je m'en fiche du foot, je veux juste faire plaisir à mes frères et j'adore ce moment-là quand ils sont contents de regarder le match dans mon salon, ils mangent la bonne nourriture que j'ai préparée, c'est un moment familial pour nous tous. On se sent unis... Même si, à des moments, je me trouve un peu bête d'organiser ces soirées, moi qui suis politiquement engagée pour la cause palestinienne et contre l'occupation, c'est juste pour faire plaisir à ma famille.

De fait, si cette passion pour le football semble témoigner d'une forme de dépolitisation, elle révèle surtout la défiance croissante à l'égard des partis et de la « politique politicienne ». Cette défiance est plus accentuée que lors des périodes précédentes où la vie se structurait pour une large part autour de solidarités partisans. Elle résulte d'une crise profonde de leadership au sein de la classe dirigeante palestinienne. Et s'il concerne l'ensemble de la société palestinienne, ce désenchantement touche en priorité la génération des moins de trente ans qui a grandi avec l'échec des « négociations de paix ».

Dans ce contexte, le football offre un formidable support de sociabilité pour beaucoup de jeunes. Les matchs de foot sont considérés comme des moments de fête qui permettent aux jeunes de constituer une culture relativement autonome. Maher, lycéen de dix-huit ans, est un incondicional :

Moi j'ai acheté un drapeau, un tee-shirt, une casquette et un porte-clés de Barça. Tout ça, c'est pour faire genre... Mais moi, ce qui me branche, c'est les soirées du jeudi soir. Le lendemain c'est le week-end, donc mes parents me permettent de sortir. Je déteste quand les matchs de foot se passent tard

le soir [en semaine] parce que je ne suis pas autorisé à sortir, alors je regarde ça à la TV quand même. D'ailleurs, maman m'a dit qu'il faut que j'arrête de regarder le foot parce que je perds du temps, que j'étudie pas assez et que je grossis parce que je grignote devant la télé. Mais tout ça ce n'est pas important pour moi, ce qui est important c'est que, voilà, maintenant tout le monde regarde les matchs. C'est à la mode, on délire dessus sur Facebook, sur Twitter, on écrit même sur nos sacs d'école les équipes qu'on soutient !

La diffusion des matchs est aussi présentée comme favorisant l'échange au sein de la famille. Si l'engouement pour le duel Real-Barça concerne massivement les jeunes hommes, il n'exclut toutefois pas les filles. Pour Nahed, vingt-trois ans, l'attrait pour le Barça est à la jointure de plusieurs préoccupations :

Depuis quelques années je suis devenue accro de l'équipe du Barça. J'ai été initiée par mon frère qui est fan du même club. C'était un réel moment de bonheur de se réunir devant la télévision avec toute la famille ! Ça renforce les liens avec mon frère et je peux obtenir plus de choses de lui dans les jours qui suivent. En plus, c'est amusant de connaître la vie privée des joueurs, leurs copines et leurs mondes sociaux, et puis aussi on se taquine avec les copines qui soutiennent le Real Madrid. Et c'est un moyen de tuer l'ennui.

Quant à Hiba, étudiante de vingt-et-un ans, le plaisir du foot est surtout une question d'« atmosphère » :

Moi je regarde jamais les matchs à la maison. Je pars avec mes copains, surtout mes copines, dans un café et on passe la soirée à fumer le narguilé, à grignoter, à se raconter des blagues, à rigoler. Et, pour vous dire la vérité, moi je m'en fous du foot, c'est l'atmosphère qui me plaît, c'est un moment de bonheur, de paix. Le bonheur pour moi, c'est quand notre équipe, le Real, gagne. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi je soutiens le Real, je crois que c'est dû à l'influence des copines qui en parlaient tout le temps. En fait, c'est devenu une habitude, tout le monde s'intéresse à ça, c'est la mode en fait, ça montre que je suis branchée (*faya'a*) et pas *out*.

IDENTIFICATION HÉROÏQUE, PROJECTIONS POLITIQUES

Au-delà de la dimension socialisatrice de l'engouement pour les deux clubs espagnols et pour leur confrontation, le « supporterisme à distance » est à même de produire de l'identification et fait évoluer, dans la société palestinienne, l'image du héros. Des joueurs comme Lionel Messi ou Cristiano Ronaldo incarnent la réussite sociale et économique, sans oublier la virilité. Firas, ouvrier de dix-neuf ans, qui suit tous les matchs du Real

Madrid, possède des maillots de l'équipe et participe au groupe sur Facebook, le dit sans fausse pudeur :

Souvent j'offre des tee-shirts pour les anniversaires de mes neveux. J'aime beaucoup les joueurs, je trouve que c'est une excellente équipe. J'aime beaucoup Cristiano Ronaldo, je m'identifie à lui, il est beau, sportif, c'est mon héros.

Cette identification ne remplace pas les autres héros – combattants, militants ou martyrs de la cause palestinienne. Mais la crise politique et l'enlèvement de ce que l'on appelait autrefois le « processus de paix », tout comme la division interpalestinienne entre le Fatah et le Hamas, la corruption et la dureté de l'arbitraire colonial ont joué un rôle non négligeable dans cette quête de héros de substitution, quand bien même imparfaits, hors du « champ de bataille ». Ce phénomène constitue un vecteur de transformation sociale par l'intégration à la mondialisation et à la société de consommation.

Les résultats des matchs tout autant que la vie interne des clubs, les transferts de joueurs aux salaires astronomiques sont devenus des sujets de conversation animés, qui peuvent concurrencer, voire occulter les discussions politiques. Pourtant cette opposition symbolique, et « à distance », entre fans de Barcelone et de Madrid se joue aussi sur des terrains plus prosaïquement locaux. Des manifestations suivent souvent les matchs, les places principales des villes palestiniennes peuvent être bloquées par les supporters (et par les forces de l'ordre), et les soirées des *clasicos* sont ainsi devenues des moments de circulation difficile. Les oppositions sportives nourrissent d'autres clivages. Les matchs peuvent donner lieu à des échauffourées et des bagarres entre bandes rivales qui opposent fréquemment habitants des villes et jeunes des camps de réfugiés, perçus par les premiers comme « violents », « frustes » ou « sans savoir-vivre ». Si les accrochages restent souvent limités, ils alimentent néanmoins toute une série de « légendes urbaines » telle la mort, inventée, en 2012 d'un supporter à Naplouse.

Les fans palestiniens des deux équipes mobilisent une multitude d'arguments pour justifier leur engagement pour l'un des deux clubs. Au premier chef, l'admiration face au sport de haut niveau. La capacité physique des joueurs, leurs techniques de jeu ou le travail en équipe de tel ou tel joueur sont encensés par ces « *socios* ». Lionel Messi, avec ses quatre ballons d'or de meilleur joueur du monde, apparaît aux yeux de bien des fans du Barça comme un « génie du football ». Au-delà de ses qualités techniques, certains soulignent également ses « qualités humaines ». Si son salaire est certes très élevé, « il distribue une partie de son argent aux pauvres ».

Nombre de supporters mobilisent un second registre d'adhésion, plus idéologique et politique. Ils donnent alors une signification politique au

choix de leur équipe. Muhammad, fonctionnaire, vingt-neuf ans, estime par exemple que le Barça est une équipe de « pauvres » dans une région marginalisée par le pouvoir royaliste central espagnol. Peu importe la pertinence d'une telle affirmation, bien des jeunes supporters de Barcelone s'identifient à l'engagement supposé de leur équipe en faveur de la Catalogne et pour l'autonomie. Le Real dès lors est assimilé à la monarchie, au pouvoir et à la centralisation. Pour beaucoup de supporters, notamment « de gauche », le Barça est une équipe militante qui défend donc une cause « juste », celle des « opprimés ». En dépit de leurs salaires mirobolants, les joueurs du Barça sont parfois présentés par les plus fervents comme des camarades de lutte...

Face à cela, les supporters du Real mobilisent volontiers un troisième répertoire d'identification, celui de la religion ou de l'ethnicité. Ils mettent en avant le fait que « leur » équipe comprend plusieurs joueurs musulmans, arabes ou originaires d'Afrique subsaharienne. Dans le contexte palestinien, ceci est loin d'être anodin et le logo du Barça est au centre de bien des préoccupations. C'est ainsi que la croix présente sur les armes du club catalan a été volontairement effacée par le fabricant de certains drapeaux bleus et grenat confectionnés dans des ateliers d'Hébron. Ce subterfuge n'est toutefois pas passé inaperçu et a été critiqué par des supporters qui préfèrent afficher le logo d'origine sur leur tee-shirt ou dans leur voiture.

GILAD SHALIT DANS LES TRIBUNES !

L'emprise coloniale israélienne sur la société palestinienne explique le succès d'un quatrième registre de mobilisation, celui de la transposition de la situation qu'ils vivent dans le *clásico* lui-même. Le conflit colonise aussi les loisirs. La concurrence entre les deux clubs espagnols n'y échappe pas. Certains n'hésitent pas à raconter avoir vu dans le stade de Madrid des drapeaux israéliens dans les rangs des supporters du Real, signalant par là une sympathie supposée du club à l'égard du projet sioniste. Ces formes de disqualification sont tenaces et donnent lieu à de nombreuses rumeurs. En réalité, les deux clubs contribuent, à travers leur politique de « socios », au financement d'équipes et d'écoles d'apprentissage de football en Palestine, à l'instar des deux qui se sont ouvertes à Gaza et à Ramallah non sans campagne publicitaire.

En octobre 2012, l'« affaire Shalit » vient toutefois semer le trouble dans les esprits des fans du Barça, sans aucun doute les plus nombreux parmi les jeunes Palestiniens. Dix jours avant une nouvelle rencontre entre les deux clubs, une information, relayée par les médias, rapporte que le FC Barcelone a invité l'ex-soldat israélien Gilad Shalit, retenu prisonnier à Gaza par

le Hamas pendant plus de six ans et libéré en octobre 2011, à assister dans la tribune d'honneur, au match contre le Real. Cette nouvelle donne lieu à plusieurs passes d'armes sur Internet entre supporters. Les médias s'enflamment, les débats retentissent sur les pages Facebook et les partis politiques, Hamas en tête, condamnent l'initiative du Barça. Un appel au boycott du match est lancé officiellement par le très influent *BDS Committee* (Commission « Boycott, désinvestissement et sanctions ») rassemblant de nombreux acteurs de la société civile. Face à la fronde, le club de Barcelone dément avoir invité Shalit et explique que l'ex-soldat a lui-même fait la demande d'assister au match. Le club explique avoir invité par la même occasion l'ancien joueur de football Mahmoud Sursok, originaire de la bande de Gaza, emprisonné par Israël pendant trois ans et libéré en juillet 2012 au terme d'une longue grève de la faim. La pression des militants palestiniens s'exerce alors sur ce dernier. Pour certains, sa présence permettrait de faire entendre la « cause des prisonniers palestiniens » sur la scène internationale. Pour d'autres, en particulier le mouvement BDS, participer validerait la stratégie israélienne. Mahmoud Sursok choisit finalement la seconde option et déclare qu'il refuse de « jouer la symétrie entre “le colonisateur et le colonisé” et “la victime et le bourreau”, le soldat Shalit étant un prisonnier de guerre, alors que je suis un prisonnier de la colonisation, du système colonial et comme moi, il y a actuellement 5 800 prisonniers ».

En somme, l'engouement que vit dans la société palestinienne contemporaine cette génération de supporters « à distance » des équipes espagnoles de Barcelone et de Madrid revêt plusieurs dimensions : s'il s'inscrit en plein dans un processus de mondialisation et de domination culturelle, voire dans le développement manifeste d'une société de consommation, qui est loin de se limiter aux frontières de la Palestine, il se combine également à des expériences toutes singulières dans un contexte de violence, et de mise à distance de la politique partisane. Tout en favorisant le partage de valeurs et de pratiques, en renouvelant hors des champs de bataille des relations de connivence, de solidarité ou d'amitié, il nourrit aussi des constructions identitaires personnelles, autour de nouveaux héros, et collectives, du fait de la situation coloniale et des clivages internes de la société palestinienne.

POUR EN SAVOIR PLUS

Abaher EL SAKKA, « Revendication identitaire et représentations sociales : émergence d'un nouveau mode d'expression artistique de groupes de jeunes Palestiniens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 49, 2010, p. 47-62.

Ludovic LESTRELIN, *L'Autre Public des matchs de football. Sociologie du « supportérisme à distance »*, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux », Paris, 2010.

« Sociologie du sport », *L'Année sociologique*, vol. 52, 2002, p. 507-532.

Site des supporters du Barça et du Real dans le monde arabe : <www.clasicooo.com>.

Page Facebook de supporters du FC Barcelone : <www.facebook.com/#!/Arab.Barcelona.Fans?fref=ts>

Page Facebook de supporters du Real Madrid : <www.facebook.com/#!/REAL.MADRID.AR.C.F?fref=ts>.